

VERS UNE NOUVELLE MYTHOCRITIQUE

La définition du mot *mythe*

La notion de *mythe* est problématique et polysémique, elle change selon les époques, les contextes culturels et les systèmes de pensée. Pour résumer cette complexité, on pourrait illustrer deux grandes interprétations de la notion de *mythe*, la première étant proche de la pensée de Platon, la deuxième étant plutôt représentative d'un certain « pragmatisme » propre à l'esprit aristotélicien.

Deux interprétations du *mythe* (μῦθος, *mûthos*) :

1. « *récit sacré* »

→ *vision idéaliste* (Platon, *Banquet*)

élément primitif et structural de la pensée et de l'imaginaire

[Maurice LEENHARDT, *Do kamo : la personne et le mythe dans le monde mélanésien*, Paris, Gallimard, 1947, p. 2-17 ; Georges GUSDORF, *Mythe et métaphysique. Introduction à la philosophie*, Paris, Flammarion, 1953, p. 21 ; Mircea ELIADE, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963, *passim*.]

2. « *parole, langage* »

→ *vision pragmatique* (Aristote, *Poétique*)

fiction allégorique, fable, produit littéraire : « Après Socrate, l'intellectualisme grec a réduit la mentalité primitive à une pensée rationaliste » (G. Gusdorf).

[Pierre BRUNEL, *Mythocritique*, Paris, PUF, 1992 ; Sylvie PARIZET (dir.), *Mythe et littérature*, Paris, éditée aux éditions Lucie par la Société Française de Littérature Générale et Comparée, 2008, *passim*.]

Les théories contemporaines nous permettent de dépasser cette dichotomie et de proposer d'autres définitions de *mythe*. On propose ici une synthèse sémiotique entre les deux interprétations traitées ci-dessus :

« Le mythe – source originale de connaissance, et pour cette raison, élément primordiale de la mentalité humaine – est constitué **par une constellation de mythèmes** (métaphores, thèmes, motifs, types, schèmes, symboles, etc.). Au fil de l'histoire, le mythe se « dégrade » et est décliné en plusieurs variantes dont il représente l'archétype, la forme originale ».

L'étude des mythes dans les littératures et les arts

Pour synthétiser, on peut affirmer qu'il y a deux grandes manières d'étudier les mythes dans les sciences humaines et dans les lettres. On peut étudier le mythe come en étant :

- Un « codage » d'éléments divers (constellation de *mythèmes*) qui se transforment dans une perspective diachronique

[Astrid GUILLAUME, « L'interthéoricité : sémiotique de la transférogenèse. Plasticité, élasticité, hybridité des théories », *Revue*, n°37 (2014), p.1-36]

- Une structure figurative, dynamique, métalinguistique et complexe (*figures mythiques*)

[Gilbert DURAND, *Figures mythiques et visages de l'œuvre*, Paris, Berg, 1979]

Le mythe influence et « irradie » les œuvres littéraires et artistiques depuis toujours. En ce qui concerne l'étude du mythe dans les littératures et les arts, on peut illustrer une méthodologie en quatre étapes :

1. Identifier et reconnaître un mythe dans une œuvre littéraire ou artistique ;
2. Identifier, décrire, illustrer la constellation des mythes qui structurent ce mythe ;
3. Rechercher ce mythe et la même constellation de mythes à l'intérieur d'autres représentations littéraires ou artistiques ;
4. Créer des « familles mythologiques » composées de mythes apparentés à l'intérieur d'objets culturels différents.

Définitions du terme *mythe*

Le mythe est un récit populaire ou littéraire mettant en scène des êtres surhumains et des actions remarquables.

[*Le Petit Larousse illustré*]

Initialement récit fabuleux, souvent d'origine populaire et porté par une tradition orale, confrontant des héros humains aux divinités ou aux forces de la nature. Le mythe utilise assez fréquemment le registre épique.

La fonction à la fois symbolique et explicative des mythes anciens (mythes d'Orphée, d'Œdipe, de Prométhée) a fait que le mot désigne aussi les grandes figures (Don Juan, Don Quichotte, Napoléon) dans lesquelles une nation ou une société reconnaît ses valeurs fondamentales, ses questionnements, ou identifie les grands moments de son histoire.

Dans un sens péjoratif, un « mythe » est une construction de l'esprit qui ne repose sur rien de réel ou encore une vision déformée de la réalité.

[Jeg, 1997 ; en ligne : lettres.org/lexique/]

1. Récit relatant des faits imaginaires non consignés par l'histoire, transmis par la tradition et mettant en scène des êtres représentant symboliquement des forces physiques, des généralités d'ordre philosophique, métaphysique ou social. Exemple : Mythe de la caverne de Platon.

2. Évocation légendaire relatant des faits ou mentionnant des personnages ayant une réalité historique, mais transformés par la légende. Exemples : Mythe napoléonien; mythe de Don Juan; le mythe de Pétain.

3. Représentation traditionnelle, idéalisée et parfois fautive, concernant un fait, un homme, une idée, et à laquelle des individus isolés ou des groupes conforment leur manière de penser, leur comportement. Exemples : Mythe du chef, du héros; mythe de l'argent, du confort, de la minceur, de la vitesse; mythe de la galanterie française; mythe de la grève générale.

[CNRTL.FR]

Dans sa simplicité apparente, le mythe noue et solidarise des forces psychiques multiples. Tout mythe est un drame humain condensé. Et c'est pourquoi tout mythe peut si facilement servir de symbole pour une situation dramatique actuelle.

[Gaston Bachelard, Préface à l'œuvre de Paul Diel, *Le symbolisme dans la mythologie grecque*, 1952]

Tout peut donc être mythe ? Oui, je le crois car l'univers est infiniment suggestif. Chaque objet du monde peut passer d'une existence fermée, muette, à un état oral, ouvert à l'appropriation de la société, car aucune loi, naturelle ou non, n'interdit de parler des choses. Un arbre est un arbre. Oui, sans doute. Mais un arbre selon Minou Drouet, ce n'est déjà plus tout à fait un arbre, c'est un arbre décoré, adapté à une certaine consommation, investi de complaisances littéraires, de révoltes, d'images, bref d'un usage social qui s'ajoute à la pure matière.

[Roland Barthes, *Mythologies*, 1957]

La mythologie ne peut avoir qu'un fondement historique, car le mythe est une parole choisie par l'histoire.

[Roland Barthes, *Mythologies*, 1957]

Le mythe est le rien qui est tout.
Le soleil même, ouvrant les cieux,
Est un mythe brillant et muet
Dépouille mortelle de Dieu,
Vivante, mise à nu.

[Fernando Pessoa, *Mensagem*, 1934]

Une analyse adéquate de la mythologie diffuse de l'homme moderne demanderait des volumes. Car laïcisés, dégradés, camouflés, les mythes et les images mythiques se rencontrent partout ; il n'est que de les reconnaître...

[Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères*]

Le mythe est lié à la première connaissance que l'homme acquiert de lui-même et de son environnement ; davantage encore, il est la structure de cette connaissance. Il n'y a pas pour le primitif deux images du monde, l'une « objective », « réelle » et l'autre « mythique », mais une lecture unique du paysage. L'homme s'affirme en affirmant une dimension nouvelle du réel, un nouvel ordre manifesté par l'émergence de la conscience.

[Georges Gusdorf, *Mythe et métaphysique*]

Le mythe constitue un élément primitif et structural de la mentalité [...] Le mythe est senti et vécu avant d'être intelligé et formulé. Il est la parole, la figure, le geste, qui circonscrit l'événement au cœur de l'homme, émotif comme un enfant, avant que d'être récit fixé.

[Maurice Leenhardt, *Do Kamo*]

Le mythe aussi contient des questions qui se déroberont à une réponse théorique, mais dont on ne peut pas pour autant faire l'économie. Ici, la différence entre mythe et « métaphore absolue » ne serait que purement génétique : le mythe porte la marque de son origine ancestrale insondable, de sa garantie divine ou inspiratrice, alors que la métaphore peut tour à tour se présenter comme une fiction, ne devant s'attester qu'en rendant lisible une possibilité de compréhension.

[Hans Blumenberg, *La Raison du mythe*, Trad. de l'allemand par Stéphane Dirschauer, Paris, Gallimard]

Des confusions sont souvent commises entre figure mythique et personnage-source de cette figure (ou personnage inspirateur qui fait office d'hypothétique première occurrence repérable). Lorsque l'on parle de telle ou telle figure mythique (la figure d'Œdipe, la figure de Caïn, la figure de l'ogre...), l'emploi du singulier et de l'article défini borne la figure, met l'accent sur ses contours et sur ses contraintes fonctionnelles (c'est-à-dire sur ses éléments structurels). Or une figure mythique ne saurait se réduire à un seul personnage, quoique, lié à un scénario ou tout au moins à une image, le héros qui contribue à lui donner naissance se caractérise souvent déjà par un nom précis, un certain nombre de traits particuliers et d'oppositions structurales. L'unicité que suggère le nom propre ne doit pas non plus nous induire en erreur. Certes, la figure mythique peut être identifiée par un nom qui fixe la référence (Médée, Ève, Lorelei...) et qui fonctionne alors à la manière de ce que Saul Kripke appelle un « désignateur rigide », c'est-à-dire une expression qui, « dans tous les mondes possibles » (les différentes versions ou actualisations), renvoie au même référent (l'image ou le scénario considérés comme fondateurs, fondamentaux ou dominants). Mais les avatars du personnage initial (pour autant qu'on puisse y avoir accès), tout en référant à lui, s'en distinguent (certains traits ou motifs peuvent être occultés, transformés, inversés). La figure mythique est en fait la somme jamais close de ses incarnations. Il s'agit d'un ensemble au sens mathématique du terme, un ensemble qui ne se contient pas lui-même, à la clôture impossible.

[Figures mythiques – Fabrique et métamorphoses, études réunies et présentées par Véronique Léonard-Roques, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, coll. « Littératures », 2008]

Dans l'interprétation éthico-psychologique de Paul Diel, les figures les plus significatives de la mythologie grecque, en particulier, représentent chacune une fonction de la psyché et leurs relations entre elles expriment la vie psychique des hommes, partagée entre les tendances opposées vers la sublimation ou vers le perversissement : L'esprit est appelé Zeus ; l'harmonie des désirs : Apollon ; l'inspiration intuitive : Pallas Athéné ; le refoulement : Hadès, etc. L'élan évolutif (le désir essentiel) se trouve représenté par le héros ; la situation conflictuelle de la psyché humaine, par le combat contre les monstres du perversissement. Toutes les constellations, sublimes ou perverses, du psychisme sont ainsi susceptibles de trouver leur formulation figurée et leur explication symboliquement véridique ou de la défaite de tel ou tel héros dans son combat contre tel ou tel monstre à signification déterminée et déterminable.

Cette clé d'interprétation a permis à l'auteur de renouveler l'intelligence des mythes, en faisant une dramaturgie de la vie intérieure. D'autres interprètes, à la suite d'Evhémère (IV^e siècle avant J.-C.) ont vu dans les mythes une représentation de la vie passée des peuples, leur histoire, avec ses héros et ses exploits, étant en quelque sorte rejouée symboliquement au niveau des dieux et de leurs aventures : le mythe serait une dramaturgie de la vie sociale ou de l'histoire poétisée. D'autres interprètes, surtout parmi les philosophes, y voient un ensemble de symboles très anciens, destinés primitivement à envelopper les dogmes philosophiques et des idées morales, dont le sens se serait perdu. Pour Platon, c'était une façon de traduire ce qui relève de l'opinion et non de la certitude

scientifique. Quels que soient les systèmes d'interprétation, ils aident à percevoir une dimension de la réalité humaine et montrent à l'œuvre la fonction symbolisante de l'imagination. Elle ne prétend pas donner le vrai de la science, mais exprimer la vérité de certaines perceptions. Les interprétations retenues au cours de ce livre n'ont pas d'autres ambition sous la diversité dramaturgique des mythes et l'analogie de leurs structures ; ce qu'il importe de discerner, c'est leur valeur symbolique qui en révèle le sens profond.

[Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Le Dictionnaire Des Symboles*, 1969]

Quelques définitions de *symbole*

Toute réalité qui en évoque une autre, absente ou abstraite, à l'aide d'une correspondance implicite. En littérature, le terme désigne un énoncé narratif ou descriptif polysémique, susceptible d'une double interprétation sur le plan de la réalité et sur le plan des idées.

Ex. : les lauriers sont le symbole de la gloire. Les mythes reposent en grande partie sur l'emploi du symbole.

[JEG, 1997 ; en ligne : lettres.org/lexique/]

Tandis que l'archétype est sur la voie de l'idée et de la substantification, le symbole est simplement sur la voie du substantif, du nom, et même quelquefois du nom propre : pour un Grec le symbole de la Beauté c'est le Doryphore de Polyclète. De cet engagement concret, de ce rapprochement sémiologique, le symbole hérite une extrême fragilité. Tandis que le schème ascensionnel et l'archétype du ciel restent immuables, le symbole qui les démarque se transforme d'échelle en flèche volante, en avion supersonique ou en champion de saut. On peut dire même qu'en perdant de sa polyvalence, en se dépouillant, le symbole tend à devenir un simple signe, tend à émigrer du sémantisme au sémiologisme : l'archétype de la roue donne le symbolisme de la croix qui lui-même devient le simple signe de la croix tel qu'il est utilisé dans l'addition ou la multiplication, simple signe ou simple algorithme perdu parmi les signes arbitraires des alphabets.

[Gilbert Durant, *Figures mythiques et visages de l'œuvre : de la mythocritique à la mythanalyse*, Paris, Dunod, 1992]

Le mot « symbole », en tant que substantif, a été introduit tardivement dans la langue française : première occurrence en 1380 (Rey, 1992, p. 2062). Il est la traduction du latin ecclésiastique *symbolum*, qui désigne un recueil d'articles de foi, comme le « symbole des Apôtres » ou « symbole de Nicée » rassemblant tous les articles du credo catholique. Cette origine religieuse est à retenir pour comprendre en quoi le symbole, dans ses usages laïcs, est plus qu'un procédé de signification : il s'enracine dans le sacré et véhicule des objets de croyance qui dépassent le cadre strict de la désignation objective.

Par extension, le « symbole » a pris le sens de « signe de reconnaissance » ou d'indice d'identité, qu'il avait déjà dans le latin classique *symbolus*, adaptation latine du grec *symbolos*. À l'origine, le terme grec désignait un objet matériel que l'on brisait, et dont on donnait une moitié à un obligé comme signe de reconnaissance. Ce procédé était utilisé pour la constitution d'un réseau d'hospitalité : l'hôte se présentait avec le morceau brisé qui, adapté à celui qui avait été conservé par le maître, permettait d'être reconnu. Le premier terme important est ici celui d'indice identitaire à l'intérieur d'un réseau commun. Point de liaison entre individuel et collectif, le symbole circonscrit une identité et résulte d'un contrat préalable entre parties. Le second terme important est l'acte de fracture : on ne comprendra un symbole qu'en recomposant les éléments manquants. Ce qui veut dire que le sens

premier n'est que partiel, ne peut être compris totalement par ses apparences et ne saurait, à première vue, épuiser l'ensemble du réseau sémantique qu'il recouvre.

Le grec *symbolos* vient du verbe *ballein*, « jeter », et du préfixe *syn*, « avec » ou « en même temps ». Il signifie donc, métaphoriquement, un « jet simultané », qui l'oppose à la « parabole » ou « jet parallèle », d'où est né le mot « parole ». On peut en déduire que le symbole, par sa simultanéité de sens, contient en lui plusieurs paroles, tout un discours fait avec des mots envoyés en vrac et qu'il convient d'organiser pour comprendre. Il y a dans tout symbole une part d'énigme ou, en tout cas, de polysémie, et la nécessité de briser en quelque part le parcours de surface pour entrer dans les profondeurs du sens. Il signifie également par son préfixe que le réseau sémantique auquel il réfère constitue un ensemble dont les parties sont en connivence.

Nous délaierons pour l'instant, afin de ne pas compliquer les problèmes d'approche, les extensions et les dérives qui se sont produites par la suite, interférences des emplois entre symbole et signe, confusion avec allégories et emblèmes, usages *synecdotiques* pour désigner un ensemble par un élément significatif (Dubois, 1983, pp. 5-8), ainsi que les débats de spécialistes de linguistique sur le contenu conceptuel propre, allant jusqu'à la récusation de tout emploi. Nous retiendrons seulement qu'il s'agit d'un processus de désignation complexe, dont l'usage n'est pas seulement d'ordre informatif, ni d'ordre strictement intellectuel.

Par opposition à la complexité du contenu, on est frappé par la relative pauvreté quantitative des mots apparentés : on trouve, à côté du substantif « symbole », l'adjectif « symbolique » et le verbe « symboliser ». C'est tout. Les autres dérivés, plus tardifs, découlent de cette triple racine. Du verbe est sorti le substantif « symbolisation » (avec deux termes utilisés en linguistique « symbolisant » et « symbolisé »), et du nom le nom abstrait « symbolisme » et de là « symboliste » (ce dernier mot étant restreint généralement à la dénomination d'une école littéraire). L'adjectif a été, à son tour, substantivé en deux termes « la symbolique » et « le symbolique », de création tardive et sur lesquels nous aurons à revenir. La famille de mots rattachables à « symbole » s'arrête là. Il y aura cependant à s'interroger sur le rapport de sens avec d'autres termes comportant le même préfixe, comme « symptôme », « synthèse », « synopsis » ou « symphonie ». Mais c'est sortir du champ sémantique propre au mot et à sa famille.

[Claude-Gilbert DUBOIS, « Symbole et mythe », in Questions de Mythocritique, sous la direction de Danièle Chauvin, André Siganos et Philippe Walter, Paris, Imago, impr. 2005, cop. 2005]

Nous partons d'une définition, qui est en fait un aboutissement, pour développer ensuite le cheminement analytique et sélectif qui nous a permis d'aboutir à elle.

On appelle « symbolisation » un processus complexe de désignation, par lequel s'établit un rapport entre un élément matériel appelé « symbolisant » (Sya), et une pluralité de sens, s'engendrant les uns à partir des autres pour constituer le « symbolisé » (Syé).

Ce processus génétique est une caractéristique commune à tous les symboles, qui particularisent, chacun dans un domaine circonscrit, ce schéma général de formation. Les symboles s'organisent par syntagmatisation pour constituer des types de discours narratifs à résonances multiples, comme le mythe et le conte.

Le symbolisant est lui-même une figure complexe. Il recourt soit à des modes de représentation (images, sons, ou autre indices sensitifs) qui ressortissent à la mimesis ou modes de désignation imitatifs, soit à des modes de signification (mots, idéogrammes, signes convenus) procédant de modalités arbitraires ou conventionnelles de désignation et ressortissant à la *semiosis* ou production de sens, soit à une superposition des deux modes de désignation, mimétique et sémiotique.

Le symbolisé (Syé), lui aussi complexe, se différencie du processus le plus commun de signification tel qu'on le voit opérer dans le signe. Non seulement il contient en lui plusieurs sens (polysémie), mais il institue une dynamique des sens qui fait que le premier signifié devient signifiant d'un second signifié et ainsi de suite. Cet engendrement par association s'auto-organise de manière à former un réseau cohérent ou bassin sémantique, qui n'est jamais totalement circonscrit dans ses limites.

La symbolisation est un processus de signification à sens ouverts. La symbolisation est également un processus de signification à sens cachés. La nature du rapport entre symbolisant et symbolisé n'est pas unidimensionnelle, mais comporte une phase de parcours qui ressortit à l'activité de l'inconscient. Il y a donc fracture du processus de signification. Cette rupture se manifeste par une réaction émotive ou affective, que l'on peut interpréter comme la stimulation d'un refoulé (théorie freudienne) ou comme l'activation d'un archétype (théorie jungienne).

[Claude-Gilbert DUBOIS, « Symbole et mythe », in Questions de Mythocritique, sous la direction de Danièle Chauvin, André Siganos et Philippe Walter, Paris, Imago, impr. 2005, cop. 2005]

L'expression symbolique traduit l'effort de l'homme pour déchiffrer et maîtriser un destin qui lui échappe à travers les obscurités qui l'entourent [...] L'emploi du mot *symbole* révèle des variations de sens considérables. Pour préciser la terminologie en usage, il importe de bien distinguer l'image symbolique de toutes les autres avec lesquelles elle n'est que trop souvent confondue. De ces confusions résulte un affadissement du symbole, qui se dégrade en rhétorique, en académisme ou en banalité. Si les frontières ne sont pas toujours évidentes, en pratique, entre les valeurs de ces images, c'est une raison supplémentaire pour les marquer avec force en théorie [...] Le symbole se distingue essentiellement du signe, en que celui-ci est une convention arbitraire qui laisse étrangers l'un à l'autre le signifiant de la signifié (objet ou sujet), tandis que le symbole présuppose « homogénéité du signifiant et du signifié au sens d'un dynamisme organisateur » [...] Le symbole est véritablement novateur. Il ne se contente pas de provoquer des résonances, il appelle une transformation en profondeur [...]

On voit dès lors que les symboles algébriques, mathématiques, scientifique ne sont que des signes, dont la portée conventionnelle est soigneusement définie par les Institutions de normalisation. Il ne saurait exister de science exacte s'exprimant en symboles, au sens précis de ce terme. La *connaissance objective*, dont parle Jacques Monod, tend à éliminer ce qui reste de symbolique dans le langage pour ne retenir que la mesure exacte. Ce n'est qu'un abus de mots, bien compréhensible d'ailleurs, d'appeler symboles ces signes qui visent à indiquer des nombres imaginaires, des quantités négatives, des différences infinitésimales, etc. Mais ce serait une erreur de croire que l'abstraction croissante du langage scientifique conduit au symbole ; le symbole est lourd de réalités concrètes. L'abstraction vide le symbole et engendre le signe ; l'art, au contraire, fuit le signe et nourrit le symbole.

Certains formulaires dogmatiques sont également appelés des symboles de la foi ; ce sont les déclarations officielles, culturelles, grâce auxquelles les initiés à une foi, un rite, à une société religieuse se reconnaissent entre eux : les adorateurs de Cybèle et de Mithra dans l'Antiquité avaient leurs symboles ; de même, pour les chrétiens, à partir du symbole des Apôtres, les différents Credo, de Nicée, de Chalcédoine, de Constantinople ont reçu le nom de symboles. Ils ne possèdent pas en fait la valeur propre au symbole, s'ils sont seulement des signes de reconnaissance entre croyants et l'expression des vérités de leur foi. Ces vérités sont sans doute d'ordre transcendant, les mots sont employés le plus souvent dans un sens analogique, mais ces professions de foi ne sont point des symboles, à moins de vider les énoncés dogmatiques de toute signification propre ou de les réduire à des mythes. Mais si, en plus de leur signification objective, on considère ces Credo les centres d'une adhésion et d'une profession de foi subjectivement transformantes, ils deviennent des symboles de l'unité des croyants et indiquent le sens de leur orientation intérieure.

Le symbole est donc beaucoup plus qu'un simple signe : il porte au-delà de la signification, il relève de l'interprétation de celle-ci d'une certaine prédisposition. Il est chargé d'affectivité et de dynamisme. Non seulement il représente, d'une certaine manière, tout en voilant ; mais il réalise, d'une certaine manière aussi, tout en défaisant. Il joue sur des structures mentales. C'est pourquoi il est comparé à des schèmes affectifs, fonctionnels, moteurs, pour bien montrer qu'il mobiliser en quelque sorte la totalité du psychisme.

[Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Le Dictionnaire Des Symboles*, 1969]

Définition de *thème*

Élément de contenu qui revient très souvent à l'intérieur d'une œuvre. Ainsi le thème de l'eau peut être étudié chez Maupassant, ou le thème de l'automne chez Apollinaire.

[Jeg, 1997 ; *en ligne* : lettres.org/lexique/]

Définition d'*intrigue*

L'enchaînement des événements dans un récit de fiction ou une pièce de théâtre. Ces événements forment la trame de l'histoire. On peut mettre en évidence les phases successives de l'intrigue : exposition, qui présente la situation initiale, noeud de l'action, dénouement. Résumer l'intrigue, c'est en fait résumer l'histoire qui est racontée.

Le mot désigne aussi une liaison amoureuse, généralement cachée et éphémère (avoir une intrigue avec quelqu'un), ou bien encore l'ensemble des combinaisons secrètes ou déloyales effectuées pour obtenir quelque chose ou bien destinées à nuire à quelqu'un.

[Jeg, 1997 ; *en ligne* : lettres.org/lexique/]

Quelques définitions données par Gilbert Durand (1921-2012)

Mythe (*mythos* : « ce qui est raconté »)

Longtemps minimisé comme un « récit fabuleux, d'origine populaire et non réfléchi » [...] Le mythe apparaît comme un récit (discours mythique) mettant en scène des personnages, des situations, des décors généralement non naturels, (divins, utopiques, surréels, etc.), segmentables en séquences ou plus petites unités sémantiques (mythèmes) dans lesquels s'investit obligatoirement une croyance – contrairement à la fable ou au conte – (dite « prégnance symbolique » par E. Cassirer). Ce récit met en œuvre une logique qui échappe aux principes classiques de la logique de l'identité. Par là le mythe se manifeste bien comme « métalangage » (Cl. Lévi-Strauss), langage « pré-sémiotique » où la gestuelle du rite, de la magie vient relayer la grammaire et le lexique des langues naturelles. Le mythe apparaît donc comme discours ultime (dernier ou premier, peu importe) où se constitue - loin du Principe du tiers exclu - la tension antagoniste fondamentale à tout « développement » du sens [...]

[Par exemple] « Le mythe qui fonde la pensée civilisationnelle de la Grèce, c'est le récit de l'antagonisme entre les forces apolliniennes et les forces dyonisiques. »

[Gilbert DURAND, « À propos du vocabulaire de l'imaginaire. Mythe, Mythanalyse, Mythocritique » in Recherches et Travaux, L'Imaginaire, bulletin n° 15, 1977]

Le mythe est un « système dynamique »

Nous entendons par mythe un système dynamique de symboles, d'archétypes et de schèmes, système dynamique qui, sous l'impulsion d'un schème, tend à se composer en récit. Le mythe est déjà une esquisse de rationalisation puisqu'il utilise le fil du discours, dans lequel les symboles se résolvent en mots et les archétypes en idées. Le mythe explicite un schème ou un groupe de schèmes. De même que l'archétype promouvait l'idée et que le symbole engendrait le nom, on peut dire que le mythe promeut la doctrine religieuse, le système philosophique ou (...) le récit historique et légendaire.

[Gilbert Durand, *Figures mythiques et visages de l'œuvre : de la mythocritique à la mythanalyse*, Paris, Dunod, 1992]

Mythème

Au cœur du mythe comme de la mythocritique, se situe donc le « mythème » (c'est-à-dire la plus petite unité de discours mythiquement significative) ; cet « atome » mythique est de nature structurale [...] et son contenu peut être indifféremment un « motif », un « thème », un « décor mythique » [...], un « emblème », une « situation dramatique » [...]. En d'autres termes dans le mythème, le « verbal » domine la substantivité [...] un mythème peut se manifester et sémantiquement agir de deux façons différentes, une façon « patente » et une façon « latente » :

- de manière patente par la répétition explicite de son ou de ses contenus (situations, personnages, emblèmes, etc...) homologues,
- de manière latente par la répétition de son schéma intentionnel implicite.

[...] La redondance patente des contenus mythémiques tend au stéréotype identificateur, à la « figuration » exagérée et à la dénomination par le nom propre (ou à un moindre degré par le nom commun, le lieu, l'emblème) ; la transformation (à la limite l'inversion totale, voire la perte de sens mythique) se fait alors par minimisation de l'intention morale ou dramatique... Le mythème patent, l'image stéréotypée et en surface, survalorise alors le descriptif au détriment du sens. Le mythe s'aplatit en une pure référence stéréotypée insérée comme épithète dans la description du récit.

Au contraire lorsqu'il y a redondance du schéma mythémique latent, le récit tend à l'apologue, à la parabole comme dans les Fables de La Fontaine, les Contes de Voltaire, les Soties de Gide. [...] Les transformations, c'est-à-dire « l'usure » du mythe, que met en évidence l'analyse mythocritique proviennent donc soit de l'évaporation de l'esprit (ethos) du mythe au profit de l'appareil descriptif allégorique, soit au contraire de l'usure de la lettre, du nom mythique, au profit d'intentions nouvelles et généralement refoulées par le milieu et le moment.

[Gilbert DURAND, « À propos du vocabulaire de l'imaginaire. Mythe, Mythanalyse, Mythocritique » in Recherches et Travaux, L'Imaginaire, bulletin n° 15, 1977]

Schème

Le schème est une généralisation dynamique et affective de l'image [...] Il fait la jonction entre les gestes inconscients de la sensori-motricité, entre les dominantes réflexes et les représentations. Ce sont ces schèmes qui forment le squelette dynamique, le canevas fonctionnel de l'imagination... ainsi, au geste postural correspondent deux schèmes : celui de la verticalisation ascendante et celui de la division tant visuelle que manuelle, au geste de l'avalage correspond le schème de la descente et celui du blottissement dans l'intimité.

[Gilbert Durant, *Figures mythiques et visages de l'œuvre : de la mythocritique à la mythanalyse*, Paris, Dunod, 1992]

Structure

Enfin cet isomorphisme des schèmes, des archétypes et des symboles au sein de systèmes mythiques ou de constellations statiques nous amènera à constater l'existence de certains protocoles normatifs des représentations imaginaires, bien définis et relativement stables, groupés autour des schèmes originels et que nous appellerons structures. [...] La forme se définit comme un certain arrêt, une certaine fidélité, un certain statisme. La structure implique par contre un certain dynamisme transformateur [...] une forme transformable, jouant le rôle de protocole motivateur pour tout un groupement d'images, et susceptible elle-même de groupement en une structure plus générale que nous nommerons Régime. Ces régimes n'étant pas des groupements rigides de formes immuables, nous nous poserons enfin la question de savoir s'ils sont eux-mêmes motivés par l'ensemble des traits caractérologiques ou typologiques de l'individu, ou encore quel est le rapport qui lie leurs transformations aux pressions historiques et sociales.

[Gilbert Durant, *Figures mythiques et visages de l'œuvre : de la mythocritique à la mythanalyse*, Paris, Dunod, 1992]

Mythocritique

Méthode de critique littéraire ou artistique qui centre le processus compréhensif sur le récit mythique inhérent à la signification de tout récit... Structures, histoire ou milieu socio-historique, tout comme appareil psychique, sont indissociables et fondent l'ensemble compréhensif ou significatif de l'œuvre d'art et spécialement du « récit » littéraire. Chaque séquence lue constitue un « mytheme » - et son décor mythique... - et les « mythes » en nombre très limité ... s'articulent selon certains grands mythes qui présentent une certaine constance à une époque et en une culture déterminée... ou tout au moins au cours d'une génération culturelle... La « mythocritique » va donc d'emblée chercher l'être même de l'œuvre dans la confrontation de l'univers mythique qui forme le « goût » ou la compréhension du lecteur, et l'univers mythique qui émerge de la lecture de telle œuvre déterminée... Méthodologiquement l'approche de l'œuvre peut se faire en trois temps qui décomposent les strates mythémiques :

1° / D'abord par un relevé des « thèmes », voire des motifs redondants, sinon « obsédants » (Ch. Mauron, P. Sorokin), qui constituent les synchronicités mythiques de l'œuvre.

2° / Ensuite l'on peut examiner dans le même esprit les situations et les combinatoires de situation des personnages et des décors (E. Souriau, G. Bachelard, G. Durand)

3° / Enfin l'on peut, en utilisant un type de traitement « à l'américaine » tel celui que fait subir Lévi-Strauss au mythe d'Œdipe, repérer les leçons différentes du mythe (diachronicité) et les corrélations de telle leçon d'un mythe avec tels autres mythes d'une époque ou d'un espace culturel bien déterminés.

Par le double effet de cette approche mythocritique de l'œuvre d'une part et de l'autre par la confrontation avec le « moment mythique » de la lecture et de la situation du lecteur présent, l'on obtient des conclusions intéressantes soit par la constitution d'un Atlas délimité des mythes et des situations mythiques ou mythologiques, soit quant aux structures profondes de l'œuvre et aux rapports de goûts qui peuvent exister entre tel moment de lecture et tel moment d'écriture (ou première lecture). Par exemple l'on s'aperçoit que le nombre limité de mythes possibles - tels que les définissent d'ailleurs les différents mythologues des grandes civilisations : grecque, latine, amérindiennes, égyptienne, indoue, africaines, polynésiennes, sino-thibétaines, ouralo-altaïques, etc... - exige des réinvestissements mythiques constants et répétés au cours de l'histoire d'une même culture, et explique les différentes « renaissances » ou redécouvertes. L'on s'aperçoit également que les genres littéraires et artistiques, les styles, les modes, les idiotismes répondent aussi à ces phénomènes de concentration et de résurgence mythologiques. [...] La mythocritique met en évidence, chez un auteur, dans une œuvre d'une époque et d'un milieu donnés les mythes directeurs et leurs transformations significatives. Elle permet de montrer comment tel trait de caractère personnel de l'auteur contribue à la transformation de la mythologie en place, ou au contraire accentue tel ou tel mythe directeur en place. Elle montre également - et cela en opposition avec un culturalisme trop simplificateur - que chaque moment culturel a une certaine épaisseur mythique où se combinent et s'affrontent (comme Nietzsche l'avait génialement pressenti pour la Tragédie grecque) des mythes différents.

[Gilbert DURAND, « À propos du vocabulaire de l'imaginaire. Mythe, Mythanalyse, Mythocritique » in Recherches et Travaux, L'Imaginaire, bulletin n° 15, 1977]